

DANSE

16 oct. 93.

Gestes dans la cathédrale

Sur la base du dernier travail réalisé avec Dominique Bagouet, Olivia Grandville et Xavier Marchand, prenant appui sur l'œuvre de Kurt Schwitters, créent «Le K de E» aux Nouvelles Scènes 93 de Dijon. Un inventaire des bégaiements.

Dijon, envoyée spéciale

« C e qu'il faut imaginer, c'est une rue de Hanovre aux alentours de 1920, la rue d'une grande ville de province allemande après l'échec de la révolution spartakiste. Cette rue est peuplée de silhouettes qui pourraient être des personnages de Kafka, de Döblin, des employés de bureau comme il y en a chez Walser, mais le roman est celui de l'art moderne en train de s'écrire, et le personnage principal du roman dans cette ville s'appelle Kurt Schwitters »: ainsi arrive le peintre, sculpteur, poète et théoricien allemand

dans le tendre et calme ouvrage que Jean-Christophe Bailly lui a consacré (éd. Hazan). Kurt Schwitters se balade avec autant d'élégance sur les Nouvelles Scènes 93 de Dijon, un festival aimable et des plus fréquentables, qui ne néglige rien, mettant autant de soin à la programmation généreusement pointue qu'à une confortable carte des vins ou qu'aux assiettes acrobatiques de l'Usine (un des sept lieux de la manifestation).

Mené par Olivia Grandville (interprète attachante et inoubliable de Dominique Bagouet) et par le metteur en scène délicat Xavier Marchand, le projet sur Schwitters est lié à *Noces d'or*, qui devait être la nouvelle création du chorégraphe de Montpellier décédé en décembre dernier. Kurt Schwitters, loufoque, artiste à la croisée de Dada, du cubisme, du constructivisme, et inventeur de la poésie sonore, a permis la poursuite du travail entamé avec Bagouet: «*Notre choix*, dit Xavier Marchand, s'est très vite porté sur cet inépuisable artiste qui, à travers l'éclatement du sens, fondement de toute son œuvre, nous parut faire violemment écho à la situation que nous étions en train de vivre.»

Le titre d'une partie de l'œuvre de l'artiste, immense work in progress qui l'habitait et qu'il habitait, *la Cathédrale de la misère érotique*, une cathédrale urbaine personnelle sans religion, une des constructions du Merzbau (1), «ville-monument d'une vie», selon l'expression de Jean-Christophe Bailly, a inspiré celui du spectacle: *le K de E*. Véritable inventaire des peurs, des affolements de la pensée, des courses paniques, des désarticulations et surtout des bégaiements, la gestuelle dit sans emphase, sans lyrisme, mais avec une attention maniaque en éveil, les ébranlements et les enivrements des hommes agités dans le shaker de ce siècle du



«Le K de E». A la façon ludique d'un Facteur Cheval.

tourment. Tantôt ponctuation d'une typographie merz, tantôt couleurs – un lumineux jaune mais –, lettres de plomb ou jouets de bois qui évoquent Oscar Schlemmer, les danseurs et acteurs re-

construisent avec une infinie patience et beaucoup de drôlerie la cathédrale détruite.

Mais sans tomber dans le piège de la reconstitution: le décor de Stéphane

Marie (une toile en fond de scène et des éléments disparates d'un foutu bric-à-brac) se tient à distance tout en conservant la complicité avec Schwitters.

De même, les costumes-collages de Véra Paloc ne se figent pas dans la dation, mais se tournent vers la lumière, tels des tournesols. Quant aux textes sonores, qui font bon ménage avec la musique précise de Hubertus Biermann et sont magistralement interprétés par Camille Grandville, ils transforment la pièce en une sorte d'opéra. Exilés dans le spectacle qui les phagocyte parce qu'ils le nourrissent, danseurs et acteurs refabriquent sans cesse de l'humain, dans l'urgence. Ouvriers à la façon ludique d'un Facteur Cheval, ils inventent, en bricoleurs de génie, un nouveau jeu de société qui fait place à la compassion. De cette cathédrale on entend monter les plaintes et les prières qui bégaiement comme un texte de Schwitters: «*O toi, bien-aimée de mes vingt-sept sens, je te aime.*

Toi, tu te tes, je te, tu me... nous?

Ceci, soit dit en passant, ne va pas ici. Qui es-tu, femme sans nombre, tu es, es-tu?

Les gens disent que tu.

Laisse-les dire, ils ne savent pas comment s'élève le clocher.»

Un spectacle «naturellement dada», comme le disait de Schwitters Tristan Tzara, et joyeusement irrévérencieux. Ça fait du bien. Comme d'ailleurs une autre création de ces Nouvelles Scènes 93, *l'Oreiller slave* de Marie-Jo Fagianelli, qui, dans un décor arte povera, ouvre le livre des transformations. Un solo de femme voluptueusement interprété par Isabelle Quinette – avec un superbe tableau qu'on pourrait intituler «femme à la brouette» – qui nous fait entrer dans le temps du conte. Un solo-matière qui berce l'imagination.

Marie-Christine VERNAY

LIBÉRATION

SAMEDI 16 ET DIMANCHE 17 OCTOBRE 1993

Vu et entendu

Nouvelles Scènes

Le K de E :

La culture du découpé

LE BIEN PUBLIC

Samedi 16 octobre 1993



Le K de E : Silences à déguster ce soir à l'Athénéum à 20 h 30

(photo Olivier Souverbie)

Le K de E, quel titre bizarre. Pour un art théâtral étrangement étrange. Le geste est étrangement précis et malin, aussi désuet et caché peut-il être. C'est ce silence aussi qui fustige, comme ces regards au couteau des années 30, qui sortent de costumes d'époque pimentés de collages de tissus. Ce silence flanqué de gestes... On en entend le bruit des néons. Le contact de la plante des pieds sur le lino de l'Athénéum en devient bruyant.

Il est question de tout et pas de rien. Au juste, il est soudain question d'Auguste. Une affaire de rime ridiculement naturelle. Un mot, et voilà un geste. Le mot est farfelu. Le geste est poétique. Et puis un autre mot, un autre geste. Voilà que s'enchaînent des scènes insolites qui font sourire les lèvres ou bien écarquiller les yeux sceptiques. La vie semble curieuse tout d'un coup. La pensée humaine semble curieuse.

Etre assise et parler sur une caisse en bois n'est pas si anodin quand à quelques mètres, une danseuse raconte

peut-être la même histoire mais sans parole. Traduction de l'un par l'autre ? Un langage connecte ou déconnecte l'autre. On y perd son latin. Une ambrouille astucieuse. Un labyrinthe de réflexions et de dialogues d'ailleurs et de nulle part, entre individus qui sont au nombre de un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept ou huit.

Pas surprenant en fait que l'on perde le fil, pour le retrouver plus tard. C'est la déroute amusée assurée. Du théâtre royalement découpé. Un art de la conjonction de cordes vocales libres, d'os articulés vagabonds et de silences perturbateurs.

Et il importe peu que l'on sache ou pas, que l'on comprenne ou pas que la chorégraphe Olivia Grandville et le metteur en scène Xavier Marchand aient créé Le K de E d'après l'œuvre de l'artiste Kurt Schwitters, et aient construit le spectacle sur des principes tirés de cette œuvre des avant-gardes du début du siècle. Le K de E se déguste entier.

Marie-Jo MAGNIERE

LA CROIX

L'ÉVÉNEMENT

CULTURE

21

MERCREDI 24 NOVEMBRE 1993

LA CROIX L'ÉVÉNEMENT

Danse

Danse

L'AUTOMNE EN FESTIVALS

Trouvailles en tout genre

Quatre moments chorégraphiques à Paris, Cannes, Dijon et en Île-de-France

Qu'est-ce qu'un festival de création? « Nouvelles Scènes », à Dijon, apporte cette année une intelligente réponse. Petits moyens mais grande intuition, Eric Colliard, son responsable, aura fait en trois spectacles la démonstration qu'on peut en effet toujours y réussir.

Outre *Boltanski/Interview*, un texte « ficelle » tiré du *Bon plaisir*, de Boltanski, réalisé par J. Daive, mis en scène par Eric Didry et interprété par le jeune et excellent Gaël Baron. Outre le très joli premier travail de Marie-Jo Fagianelli, *Oreille slave*, qui fait d'art pauvre grande beauté et donne à la danseuse Isabelle Quinette la chance d'un premier solo très personnel. Attirons haut et fort l'attention sur *Le K de E*.

Spectacle inspiré par l'œuvre

de Kurt Schwitters, l'un des plus étonnants poètes et plasticiens dada de l'entre-deux-guerres, *Le K de E* fonctionne en parfaite symbiose avec son modèle. Mis en scène par Xavier Marchand, chorégraphié par Olivia Grandville (autre symbiose parfaitement réussie), interprété par un groupe des anciens danseurs de Dominique Bagouet (compagnie à laquelle a également appartenu O. Grandville), *Le K de E* s'impose d'emblée comme une œuvre totalement aboutie.

Et admirablement interprétée par des danseurs-comédiens ludiques et maîtrisés, auxquels se sont joints Hubertus Biermann, un incroyable musicien allemand spécialiste de la diction Schwitters (ce qui n'est pas rien), et Véra Paloc, épatante comédienne fort bien intégrée.

Textes, jeux, installations plastiques, gestion de la durée, tout stimule et tout surprend dans ce spectacle à la fois loufoque et parfait objet d'art. Une réussite revigorante sur laquelle il faudra revenir.

Chantal AUBRY

Rens. : 42.65.08.58.



émergences ou résurgences ?

■ Au moment même où la Biennale d'art contemporain de Lyon fermait ses portes, s'ouvrait à Dijon un des rares festivals répondant aux attentes sensibles de notre temps : Nouvelles Scènes. La première manifestation, on le sait, laissait une large place aux avant-gardes, de Malevitch à Fluxus. La deuxième présentait (et produisait) des œuvres issues de la contemporanéité extrême, de créateurs très jeunes ou (ce qui revient au même) explorant des champs nouveaux pour eux comme pour leur public. A Lyon, on pouvait admirer *l'Erratum Musical* de Duchamp, première partition aléatoire (due à un plasticien), des visibilités signées William Burroughs, ou une sculpture phonographique de Cage. Et la reconstruction du deuxième *Merzbau* de Kurt Schwitters ainsi que l'enregistrement de sa *Ursonate*, dans la vocalisation rauque de « sons primitifs ». A Dijon, on voyait des pièces relevant indistinctement du théâtre, de la danse, des arts plastiques et de la musique, sans savoir très bien ce qui s'indexait sur quoi, malgré les mentions discrètement suggérées par les documents écrits. Et, à Dijon comme à Lyon, ces glissements entre les genres, où les premières modernités comme les modernités tardives se plaisent à éprouver la liberté de leur circulation, la porosité des définitions imposées, la polyvalence infinie de l'acte créateur, suivaient la même démarche d'une dissolution tranquille des limites. Voilà pour qui pourrait croire que le projet lyonnais se consacrait à des valeurs dépassées, des révolutions éteintes. Il n'y a rien de plus actuel, et même de plus indispensable que les avant-gardes, non comme référence, non comme répétition, mais comme poussée sismique, comme force permanente d'ébranlement.

On ne s'étonnera pas de retrouver l'œuvre de Kurt Schwitters comme source d'inspiration d'un spectacle exceptionnel cosigné Xavier Marchand, metteur en scène, et Olivia Grandville, danseuse chorégraphe. Avec la participation du musicien Hubertus Biermann à qui l'on doit une ré-interprétation de la *Ursonate*, déjà diffusée sur France-Culture. Le titre

de la pièce, *K de E*, abrège l'intitulé original *Kathedrale des erotischen Elends* (1). (cathédrale de la misère érotique), architecture à demi rêvée s'intégrant à l'ensemble du projet *Merz*, chorégraphie visionnaire de concepts et d'images éparses. On peut, bien sûr, relever dans le spectacle toutes sortes d'éléments empruntés de façon presque littérale (mais avec quelle subtile habileté !) à l'imaginaire merzien : présence des textes, étonnant travail de voix sur les sons « primitifs », infra-linguistiques de la *Ursonate*, et qui constituent la seule dimension sonore d'un spectacle (délivré de l'habituelle bande-son). Il y a aussi ces architectures d'objets ordinaires (c'est-à-dire insolites) qui reconstituent, en des moments sublimes où le cours des choses semble se dissoudre, une sorte de structure temporaire, à quoi participent les corps, les espaces, les durées.

Mais là n'est pas le plus intéressant de l'entreprise. Si le propos de Schwitters est réactivé ici, c'est avant tout comme *processus*, comme force de bouleversement, de surgissement des immanences. Tel ce *Merzbau*, du moins dans sa version première - dont la construction avait fini par crever le plafond de l'atelier de l'artiste, et par envahir un espace que rien ne pouvait plus délimiter -, la construction du spectacle se diffuse sur plusieurs plans à la fois emboîtés et dissociés, comme une sorte d'expansion organique. Organique précisément, à l'image de ce *Merz* fait de déchets, de matières en pourrissement ou en mutations, (vieux papiers, détritiques divers) dont les surfaces se modifiaient comme des corps, par permutation de volume ou de densité. Danseurs, acteurs échangent leurs rôles, leurs états, brisent les espaces, organisent des perturbations de sens et de corps. Mais jamais dans un usage mimétique par rapport à la référence. Car si le *Merz* faisait proliférer les matières en devenir, la chorégraphie-action ne fait ici proliférer que du vide, des suspensions magiques qui s'étagent ou se désamorcent par paliers.

Alors naît quelque chose de vivant, d'irrépressible. Quelque chose qui désagrège pour mieux reconstruire.

Qui déplace pour réinventer le pays des nouvelles espérances.

C'est plus convaincant encore, quand on sait qui sont les artisans de la chose : essentiellement des partenaires de Dominique Bagouet, y compris Xavier Marchand, présenté pour collaborer à *Noces d'or*, l'œuvre inachevée du chorégraphe (prévue pour juillet 93). Belle leçon en ces temps où l'hommage, le mémorial, devient une forme généralisée d'expression. Ce sont les plus touchés qui, seuls, ont fait le vrai travail de deuil. Après Bernard Glandier et sa très belle chorégraphie *Sentiers* (2), voilà une ancienne de la compagnie, qui s'était déjà révélée chorégraphe, et avait fondé son groupe à l'intérieur même de la galaxie Bagouet, un des rares foyers de création fidèle à l'idéal contemporain de croisements des projets chorégraphiques. Vogue donc la nouvelle compagnie Spirale de Caroline. Si nous ignorons tout de ladite Caroline, en revanche, pour ce qui est de la même spirale, on sait où la trouver : dans le corps d'Olivia Grandville, ex-danseuse de l'Opéra de Paris, qui semble sortie directement de chez José Limon ; danseuse-flamme basculant dans le mouvement d'un axe déporté. C'est précisément ce sens corporel qui lui permet de concevoir des interstices de vacuité, des dissociations de plans, des accélérations de mouvements fous. A son service, et non moins remarquables, d'autres « anciens » : Catherine Legrand, une des danseuses les plus « pures », dont le mouvement propageait l'essence même du silence et qui passe à l'acte théâtral, et l'étonnant Mathieu Doze, avec ses prises inouïes d'espace et de jeu. Sans oublier Myriam Lebreton, Annabelle Pulcini, se découvrant des « personnages » sculptés à même le mouvement et la présence. Tous, ils inventent de nouveaux corps, de nouvelles urgences. Fallait-il retourner à la case *Merz* pour trouver un nouveau départ ?

Au cours de la même soirée, Nouvelles Scènes présentait *Oreiller slave*, un solo d'une beauté peu commune, composé par une danseuse déjà expérimentée, mais toute nouvelle



«K de E», compagnies La Spirale de Caroline et Lanicolacheur, festival Nouvelles Scènes, Dijon, sept. 93. (Ph. O. Souverbiel)

chorégraphe, Marie-Jo Faggionelli, à partir de la trame narrative tenue d'un conte russe, une danseuse retrouve peu à peu les textures de «*terrain et de matière*», pour citer Dominique Dupuy. Rapport au sol, à la primitivité des substances, dans un dispositif digne de l'arte povera, autant d'éléments fondamentaux de la danse contemporaine qu'on a eu trop tendance à oublier. Futur ou passé, également ouverts... Emergences ou résurgences ? C'est cette alchimie du présent que le festival Nouvelles Scènes est sans doute le seul à savoir nous proposer aujourd'hui. ❧

(1) *K de E* par les compagnies La Spirale de Caroline et Lanicolacheur sera repris à la Ferme du Buisson et au Théâtre de la Cité internationale courant 94.

(2) *Sentiers* de Bernard Glandier pour la Cellule d'insertion professionnelle de la Cie Bagouet, création, Centre culturel de Baillargues, juin 93.

Des colloques universitaires ont récemment illustré notre propos : «L'effacement des genres», Valenciennes, Octobre 93 et «Le mélange des arts», Bordeaux, nov. 93.

V

U

Dans cette
rubrique, chaque
semaine, le compte-
rendu de quelques
spectacles.

L'APRES BAGOUET :
LE "K" OLIVIA
GRANDVILLE

Souveraine et toujours grave, elle fut La danseuse de Dominique Bagouet. Dans "K de E", d'Olivia Grandville, présentée samedi à Grammont : l'égérie Catherine Legrand faisait son retour sur la scène montpelliéraine, presque un an après les adieux de la compagnie Bagouet à Montpellier. En souriant. Première image forte de cette création d'Olivia Grandville, elle aussi ex-danseuse de Dominique Bagouet, qui a entraîné quelques anciens de la troupe du chorégraphe pour sa quatrième chorégraphie "K de E", abréviation en allemand de "Cathédrale de la misère érotique". Ah, ce sourire inhabituel de Catherine Legrand ! Nouveau et troublant comme s'il marquait la fin d'un deuil pour la troupe à nouveau réunie.

Bagouet retrouvé

Le spectacle revendique pourtant l'empreinte du chorégraphe. Minutie, grâce, insouciance : c'est Bagouet retrouvé. Mais Olivia Grandville fait avec son loufoque et étrange "K de E" et avec la complicité du metteur en scène Xavier Marchand, oeuvre libre de chorégraphe. S'inspirant de l'univers du plasticien des années 20, Kurt Schwitters, précurseur du collage, sculpteur de matériaux de récupération dans l'Allemagne de l'après-guerre, elle mêle danse, théâtre et poésie avec une belle maîtrise. Des danseurs qui parlent et jouent à la fois. Disent des poèmes sonores de Schwitters en langues inconnues, livrent ses histoires courtes de la plus noire absurdité. La tribu Bagouet réalise ainsi le rêve du chorégraphe disparu de mêler mots et gestes. Pari gagné, quoique trop ostensiblement virtuose.

Rap et tags

Mais elle s'éloigne en même temps délibérément du classicisme à la Mariavaux de Bagouet, l'atmosphère de "K de E", bien dans l'air du temps, rappelant certains tags, coups de pinceaux vindicatifs sans message particulier ou encore le rap et ses purées de morceaux de musique comme fond sonore. Pas de sens. Des univers disloqués. Qui laissent l'impression d'un monde en miettes. Et fou. A l'image de ce couple de danseurs qui valsent la tête sous un carton. C'est fascinant, mais si sombre.